

# Montaigne et André Gide

Nouvelles littéraires

30 mars 1929

par ALBERT THIBAUDET

On ne saurait dire que le flot de biographies qui s'épand depuis quelques années ait ajouté à notre connaissance des hommes illustres ou des grandes existences. En revanche, il a ajouté à notre connaissance des auteurs de ces vies qu de ces romans. Les plus intéressantes sont celles où ils ont exposé à mi-voix, sous un prête-nom célèbre, quelque chose de leur être ou de leur secret, (je songe au *Disraëli* de Maurrois, au *Michelot* d'Halévy; au *Racine* de Mauriac.)

Système d'autant plus légitime qu'on lui doit en somme le *Léonard de Vinci* de Valéry. M. André Malraux, qui recueille en ce moment les éléments d'une histoire de la littérature française par



André Gide

les écrivains, était à même de généraliser ingénieusement le procédé. L'idéal eût été de faire écrire le chapitre sur chaque grand auteur par son successeur, ou son Epigone actuel. C'était difficile. Je vois très bien un courant sympathique entre Corneille et Jean Schlumberger. Mais, il y a des chances pour que Racine ne se retrouve qu'assez changé en Giraudoux, Montesquieu en Valéry, Rabelais en Romain Rolland, ou Boileau en votre serviteur. En revanche on pouvait s'attendre à voir en Gide et Montaigne une bonne répétition du couple Léonard-Valéry. Ce Montaigne de Gide, précisément, *Commerce* nous permet de le lire dès maintenant, dans le même numéro où paraît un nouveau et précieux morceau de Valéry sur *Léonard et les philosophes*.

▲ ▲ ▲

L'essai de Gide pourrait s'appeler *Montaigne et les problèmes gidiens*. Et voilà un dessein que j'approuve pleinement. Nous ne manquons pas d'excellents livres où Montaigne est étudié pour lui-même, de manière historique et critique. Au besoin le grand travail de M. Pierre Villey dispenserait des autres. Mais une autre critique montaigniste a été fondée par l'auteur ou les auteurs, quels qu'ils soient, de *l'Entretien avec M. de Saci*. Pascal ne s'intéresse dans Montaigne qu'à la partie où il peut profiter et pascaliser, laissant tout le reste de côté. *L'Entretien avec M. de Saci* c'est un *Montaigne et les problèmes pascaliens*, un opuscule qui va dans la direction de *l'Introduction à la méthode de Léonard de Vinci*. Flaubert dit, dans une lettre, qu'ayant relu Montaigne il a été stupéfait de se reconnaître si complètement en lui. A la vérité, on s'étonne un peu, et ces deux natures d'homme paraissent bien différentes. Mais la souplesse, la variété et la richesse de Montaigne sont telles, que je ne doute pas que Flaubert n'ait fort bien su ce qu'il voulait dire : il doit y avoir sur l'œuvre de Montaigne un point de perspective qui permette à un Flaubert de s'y voir. Je regrette seulement qu'il ait passé si vite, et qu'il ne nous ait pas dit ce qu'il trouvait particulièrement dans les *Essais*, qui fût si bien lui. Si nous possédions douze ou quinze *Montaigne et moi*, à la manière de Pascal et de Gide, quel trésor et quels recoupements !

A défaut du Montaigne flaubertien, voici le Montaigne gidisant qui a arrêté l'auteur de *Si le grain ne meurt*.

1° Un homme qui s'est pris pour objet de son étude, un homme qui — miracle ! — existe profondément et puissamment et insolitement pour lui-même. « D'abord je vis, et cela est magnifique », écrivait Gide dans les *Nourritures*. Il reste encore émerveillé de cette magnificence, plus intérieure qu'extérieure. Montaigne n'eût pas employé le mot magnifique, mais un terme plus éteint et plus subtil : curieux, intéressant, instructif, étrange : « Je n'ay veu

monstre et miracle au monde plus ex-  
près que moy-mêmes ; on s'appri-  
voise à toute étrangeté par l'usage et le  
temps ; mais plus je me haïe et me  
connois, plus ma difformité m'estonne,  
moins je m'entens en moy. » Cette  
faculté de se plaire inépuisablement  
en soi-même, de se tenir et de se trai-  
ter comme un monde toujours nouveau,  
avec une bonne conscience vivante et  
gaillarde, elle est rare chez un écrivain,  
chez un homme. Elle fait l'atmosphère  
de Gide comme celle de Montaigne.

2° Gide appelle Montaigne à son aide  
dans sa bataille pour l'individualisme.  
C'est là une part importante de sa vie  
morale. Il remarque quelque part que  
le message du Christ ne concerne que  
les individus. Il est bien curieux que le  
hasard fait naître dans une famille  
d'économistes, c'est-à-dire d'intellec-  
tuels qui ont pour profession de nier  
l'individu, de l'éliminer de leurs pro-  
pos. D'où son contraste absolu avec  
son oncle Charles Gide. « Il n'est per-  
sonne, dit Montaigne, s'il s'écoute, qui  
se découvre en soy une forme sienne,  
une forme maïtresse, qui luicte contre  
l'art et l'institution. » Cette forme maï-  
tresse, qu'on pourrait appeler l'individu  
pur, le moi autonome, voilà pour Gide  
l'être, le bien, *l'unum necessarium*. Il a  
consacré à son service une vie littéraire.  
« Tous jugements universels sont las-  
ches et dangereux. » C'est-à-dire ce qui  
nie ou contrarie la variation indivi-  
duelle.

3° Montaigne est antibarésien. Il  
estime tous les hommes ses compatrio-  
tes, et il a fait aux théories des *Déraci-  
nés* la même objection que Gide :  
« Les herbes, dit-il, s'amendent et se  
fortifient en les transplantant. »

4° Montaigne est proustien, ennemi  
de la psychologie classique et simpliste.  
Il eût préféré les *Flûtes Montagneuses* à  
la *Cousine Bette* et le caractère de Laf-  
cadio à celui de Dominique. « Non seu-  
lement je trouve malaisé d'attacher nos  
actions les unes aux autres, mais, cha-  
cune à part soy, je trouve malaisé de  
designer proprement par quelque qua-  
lité principale, tant elles sont doubles  
et bigarrées à divers lustres. »

5° Montaigne n'est nullement disposé  
à la repentance. Il s'accepte comme il  
est. « Si j'avais à revivre, je revivrais  
comme j'ai vécu : ny je ne plains le  
passé, ny je ne crains l'avenir. » Si,  
comme son père Eyquem de Mallecoulon,  
il avait adhéré au calvinisme, il di-  
rait qu'il se sent justifié. Tel qu'il est,  
il ressemble au héros de *Si le grain ne  
meurt*. Et Gide reconnaît que cela est  
peu chrétien. Et Port-Royal l'avait dé-  
noncé avec horreur. Et par delà son ad-  
versaire c'est sur Montaigne qu'en bon  
pascalien (sinon en bon Bordelais)  
frappe Mauriac lorsqu'il prête dans  
*Dieu et Mamm*, ces bravades à Gide :  
« Le péché est-il, ou non, ce qu'on ne  
peut pas ne pas commettre ? Et de cette  
déchéance, qui nous consolera, si ce  
n'est ce qui nous a déchés ? Regardez,  
dit-il, je n'ai plus d'inquiétude, je me  
moque des inquiets, je ris, et à soixante  
ans, ma jeunesse éclate de joie, et toute  
cette génération me regarde, m'ad-  
mire. »

6° Montaigne n'a pas dit : « Familles,  
je vous hais ! » Il n'a pas défini la  
« cellule sociale » de M. Paul Bourget  
le régime cellulaire. Mais « il n'a ja-  
mais éprouvé pour les siens une par-  
ticulière tendresse. » Il aime les fem-  
mes, mais ne les estime pas (le con-  
traire, ici, exactement, de Gide, ce fer-  
vent du cœur féminin).



Dans cette étude, tout est en somme exact, parfait d'intelligence et de limpidité, mais partial et partiel. Gide lire son auteur au parti de Gide, nullement en le dénaturant, mais en laissant à peu près ce qui n'est point gidién, par exemple, l'*Apologie de Sebaste* et le stoïcisme très réel de Montaigne. Il se fait aussi, lui critique si aigu (ici je m'étonne) sur Montaigne critique. Montaigne a écrit les premières pages de critique de goût qu'il y ait eu en France sur Virgile, Ovide, Lucrèce, et elles n'ont point été dépassées. Bien plus il est chez nous le fondateur et le héros de l'esprit critique. Il l'est d'une manière plus pure, plus profonde et plus classique que Voltaire et que Sainte-Beuve. Mais mon lecteur voit poindre le bout de l'oreille. Nous voilà autour de Montaigne comme les représentants des corps de métier autour de M. Josse. Il est assez riche pour nous satisfaire tous.

**Albert THIBAUDET.**